

# Lénine n'est plus

P. Stoutchka

*Ou Velykoï Mogily. Izdaniye Gazety Krasnaïa Zvezda, Moskva, 1924.*

[Devant le grand tombeau. Éditions du journal l'Étoile Rouge, Moscou, 1924, pp. 559-561.]

*Traduction MIA.*

**L**e guide du mouvement ouvrier mondial est mort. L'esprit du monde du travail a cessé de penser. Cinq jours ont passé depuis que cette nouvelle est devenue une vérité incontestable, mais la raison humaine refuse encore de croire à cette perte inconcevable. Comment le combattant sans égal de la classe opprimée et des nations asservies du monde aurait-il pu s'éteindre avant d'avoir mené son combat à la victoire totale ? Lui qui, depuis plus d'un an déjà — et non pour la première fois — luttait avec succès contre la nature elle-même, contre la mort... Aurait-il abandonné les rangs des combattants à mi-chemin ? Est-ce donc vrai ?

Le camarade Lénine se qualifiait modestement de disciple orthodoxe de Karl Marx, et il aurait considéré comme une infamie qu'on l'accuse de « réviser » la pensée de Marx. Mais il était bien plus qu'un fidèle héritier de Marx. Si Marx fut le génie visionnaire de la cause ouvrière, le camarade Lénine en fut le continuateur à sa mesure, tel qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura plus. Son œuvre fut titanique, ses réalisations colossales.

Ce que nul dans l'histoire humaine n'avait accompli, le camarade Lénine l'a réalisé de son vivant. Son nom orne les étendards non seulement des ouvriers de Russie et d'Europe, mais aussi de l'avant-garde prolétarienne mondiale. Plus encore : dans les huttes des opprimés d'Inde, de Chine, du Japon, même parmi les peuples noirs, on prononce avec vénération le nom du « grand prophète de la classe ouvrière », le camarade Lénine. En Italie, son portrait est porté aux côtés du Christ et de la Vierge ; en Inde et en Turquie, on l'honore avec Bouddha et Mahomet. Mais ce que ces figures mythiques ne purent conquérir qu'à travers les siècles et en des contrées limitées, Lénine l'a obtenu de son vivant, à l'échelle du globe.

Génie de la pensée, guide de même envergure, cet intellectuel menait une existence résolument prolétarienne, étrangère à tout superflu.

Homme chez qui la pensée et l'action ne faisaient qu'un, atteignant le sommet du respect tout en déconcertant par sa simplicité et son austérité, lui à qui ses pires ennemis ne purent reprocher que son intransigeance dans la défense de ses idées !

Ce que l'imagination des plus grands poètes n'aurait pu concevoir, la nature l'incarna en un être vivant. Combattant inflexible, mais aussi homme à qui « rien d'humain n'était étranger », qui ne sacrifiait jamais l'individu à la politique, ami loyal, interlocuteur spirituel et joyeux, d'une rare délicatesse face aux erreurs et aux faiblesses de ses compagnons, sachant reconnaître l'honneur et le mérite même chez ses adversaires les plus irréductibles. Combien d'entre nous, ayant connu ces qualités, savent que le monde n'en a perçu qu'une part. Seul celui qui embrasse tout ceci comprend l'immensité du deuil de ceux qui l'ont côtoyé. Mais il saisira aussi combien il est ardu, devant sa tombe ouverte, d'exprimer cette perte : chaque mot sur Lénine sonne aujourd'hui si banal, si terne, qu'il faut se violenter pour les livrer à l'imprimerie.

L'évaluation complète du camarade Lénine appartient à l'avenir — un avenir lointain. Pourtant, il faut bien dire quelque chose, sous peine de se dissoudre en larmes.

J'ai déjà dit que le camarade Lénine n'était pas simplement un disciple du génial Marx, mais un continuateur de même envergure de son œuvre. Bien plus, il en fut le prolongement concret, adapté aux exigences de la révolution. Il fut le Marx du XX<sup>e</sup> siècle. Chronologiquement même, la disparition de Friedrich Engels — compagnon de génie de Marx — du mouvement ouvrier mondial coïncide avec l'entrée du camarade Lénine sur la scène internationale. Engels meurt en 1895 ; la même année, Lénine émerge comme défenseur d'un marxisme révolutionnaire et radical. Dès 1907 (Congrès international de Stuttgart), il s'impose comme chef de l'aile révolutionnaire du marxisme à l'échelle mondiale, rôle confirmé définitivement lors de la guerre de 1914.

Bien qu'intellectuel, Lénine puise dans les meilleures traditions de l'intelligentsia révolutionnaire russe. Il intègre l'héritage politique de La Volonté du Peuple au mouvement ouvrier, mais l'articule immédiatement avec les masses laborieuses, unissant ces forces dans une synthèse marxiste révolutionnaire. Dans tous ses combats ultérieurs, il mise sur le prolétaire et voue une haine sincère à l'intellectuel tiède, séduit par le confort petit-bourgeois et un démocratisme de façade — contre lequel Lénine lutte sans concession lorsque éclate la révolution. Pourtant, il s'oppose aussi à ses camarades lorsqu'ils veulent rejeter prématurément le démocratisme durant la phase de révolution bourgeoise. Et après la victoire prolétarienne, face aux tendances visant à exclure l'intelligentsia technique, il s'élève avec autorité contre cette naïveté : il serait puéril de croire pouvoir se passer des spécialistes bourgeois (même déloyaux) avant d'avoir acquis leur savoir. C'est cette politique dialectique rigoureuse qui permet l'émergence d'un Parti communiste de masse, sans précédent par sa puissance et son organisation, comme avant-garde de la classe ouvrière.

Lénine mène une lutte acharnée contre les populistes et leur théorie des « chefs des masses », triomphant au nom du marxisme révolutionnaire. Mais il raille aussi les naïfs qui rêvent de se passer des partis politiques et de leurs dirigeants nécessaires. Là encore, aucune contradiction — seulement le développement logique d'une pensée dialectique.

Dès le début, Lénine axe sa stratégie sur la révolution mondiale, sur le prolétariat allemand et l'Occident. La révolution russe n'est qu'un épisode de ce mouvement. Pourtant, il se tourne aussi vers l'Extrême-Orient, vers les soulèvements des peuples opprimés d'Asie — une tâche que Marx, ayant anticipé le capitalisme impérialiste sans le voir s'accomplir, ne put formuler. C'est là l'apport novateur de Lénine : souligner l'importance cruciale de la question nationale, tout en restant fidèle aux principes de Marx. Ce chef-d'œuvre dialectique — accompli par Lénine au cours de la révolution, ou par la révolution sous sa direction — illustre leur symbiose absolue.

Lénine affirme qu'une révolution victorieuse en Europe est impossible sans le soulèvement des colonies asiatiques, plaçant parfois cette priorité au premier plan (comme en 1921). Pourtant, il observe l'Europe avec une attention aiguë, dévorant nerveusement les journaux étrangers lors des crises allemandes. Dès avant 1905, il énonce sa thèse célèbre sur l'alliance nécessaire entre prolétariat et paysannerie contre l'autocratie, suivie d'une nouvelle phase de lutte conjointe contre les koulaks et la bourgeoisie. Cette idée, prolongement logique de Marx, ne pouvait naître que de l'esprit d'un continuateur de même génie.

La lutte pour l'union du prolétariat et de la paysannerie — innovation majeure de Lénine dans le marxisme, en rupture avec la social-démocratie — est proclamée comme condition essentielle de la victoire révolutionnaire mondiale.

Ces mots demeurent indissociables. Non pas dans le sens où, sans Lénine, la révolution mondiale n'existerait pas, ni que sa mort entraînerait son effondrement. L'avalanche s'est mise en mouvement, et rien ne l'arrêtera. Mais dans la mesure où les révolutions peuvent être accélérées, guidées ou freinées, les individus y jouent un rôle crucial. À la mort de Marx, son compagnon Engels perpétua son héritage,

mais ils appartenaient à la même époque et ne laissèrent aucun disciple de génie. Un mouvement de masses émergea, porté par des chefs aux qualités éparses, éphémères. Lénine, lui non plus, ne laisse pas derrière lui un successeur génial : seul un collectif, une direction collective du Parti, nourrie par l'expérience et les méthodes léninistes, résoudra les défis complexes de l'heure. La révolution russe, grâce à Lénine, est déjà sur les rails. Dans la révolution mondiale, sa disparition crée un vide. Seule la pensée collective pourra le combler.

Comment un seul homme, en une vie si brève (53 ans à peine !), a-t-il pu accomplir autant ? Marx et Engels, réunis, formaient une encyclopédie vivante, mais Marx vécut jusqu'à 65 ans, Engels jusqu'à 75, consacrant 40 à 50 ans à l'action révolutionnaire. Lénine, lui, lutta moins de 30 ans. Moins polyvalent académiquement (sciences naturelles et mathématiques ne l'attiraient guère), il excellait par sa culture politique (économie, philosophie, question agraire...). Mais son génie résidait dans le pratique. On lui reprocha parfois de s'engluer dans les détails administratifs. Pourtant, c'est ainsi qu'il éprouvait et rectifiait ses théories, lui qui riait avec tant de sincérité de ses propres erreurs.

Lui qui assumait la responsabilité d'un mouvement colossal — sachant qu'une révolution avortée en octobre 1917 livrerait la victoire à la contre-révolution, que sans Brest-Litovsk, le pouvoir soviétique s'effondrerait, qu'en 1921, le repli tactique était vital —, lui dont l'esprit brassait ces tempêtes intérieures, devinées à ses rares nervosités, aurait-il pu abandonner cette œuvre ? Deux traits le définissaient : un labeur sans relâche (16 heures quotidiennes, chaque seconde exploitée) et une mémoire phénoménale. Agir autrement eût été trahir son essence. Il ne pouvait être que Lénine.

Je souhaite également aborder la question des relations du camarade Lénine avec les Lettons. Avant 1905, il portait un regard critique sur la social-démocratie lettonne, la jugeant parfois nationaliste en raison de son alignement sur le programme du Bund en matière d'organisation du parti. Toutefois, son indifférence initiale céda face aux événements de 1905, qui attirèrent son attention sur le mouvement ouvrier letton. Son esprit pénétrant en saisit immédiatement le rôle révolutionnaire colossal. J'ai déjà relaté ailleurs comment il promit d'assister en personne au congrès clandestin de 1906 à Riga — en pleine répression tsariste.

C'est sur cette base, je crois, que s'établirent nos relations personnelles.

Lorsque les fusiliers lettons se rallièrent à la révolution en 1917, ses intuitions se confirmèrent pleinement. Une confiance mutuelle naquit — moins absolue que celle de Sverdlov envers les Lettons, mais réelle. Trois fois, en des moments critiques, nous discutâmes de leur loyauté :

1) À Léninegrad, à Smolny, avant la dissolution de l'Assemblée constituante. 2) À Moscou, durant la révolte des SR de gauche. 3) Lors de l'avancée de Dénikine vers Orel et de Youdénitch vers Léninegrad.

À chaque fois, les fusiliers lettons se montrèrent dignes de la confiance de Lénine. Quand nous partîmes pour la Lettonie soviétique, il nous accompagna d'immenses espoirs — hélas contrariés par le destin, sans que nous en soyons responsables.

Notre seul désaccord avec Lénine concerna le traité de paix avec la Lettonie. Je crains qu'il n'ait mal interprété notre loyauté après cette décision. Mais une chose est sûre : malgré le traité, il eût vibré de joie si la révolution avait triomphé en Lettonie. En 1921, lorsque le gouvernement letton tenta d'exécuter nos camarades Shilfa et Berze, Lénine, bien que malade, ordonna personnellement de tout tenter pour les sauver. Sans succès. Les révolutionnaires lettons — faut-il le rappeler ? — ressentaient une confiance absolue en notre guide, champion de la révolution mondiale.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Lors des désaccords de 1921 sur la question syndicale, je confiai à certains camarades : « Même en désaccord avec Lénine (ce qui n'était pas le cas), j'aurais voté pour lui en ces heures cruciales. Un désaccord avec lui eût été plus périlleux qu'un vote erroné. » Les années suivantes ont prouvé la clairvoyance de Lénine

Entre toutes ses réalisations, Lénine chérissait par-dessus tout son Parti communiste unifié et l'Internationale communiste. Bien qu'il ne soit plus parmi nous, ses idées et son œuvre vivent. Pour achever sa pensée et son combat, nous devons agir collectivement au sein du Parti, reportant sur lui et ses dirigeants l'amour, la fidélité et la confiance que nous portions à notre guide, disparu trop tôt.

Et cela, nous le jurons devant sa tombe ouverte.